POESIE

MOISSON D'ÉPÉES

Dans un bourg sur la Loire, on conte que naguère,
La Pucelle passa sur sa jument de guerre,
Et dit aux habitants :

" Armez-vous et venez ! "
Un échevin, suivi de vieillards consternés,
Lui répondit :

" Hélas ! pauvres gens que nous sommes !
Les Anglais ont tué les meilleurs de nos hommes.
Hier, ils étaient ici : Le cheval de Talbot
Dans le sang de nos fils a rougi son sabot.
Seuls, nous leur survivons, vieux, orphelins et veuves,
Et notre cimetière est orné de croix nauves."

Mais la brave Lorraine, aux regards triomphants,
S'écria :

" Venez donc, les vieux et les enfants ! "

L'homme reprit, les yeux aveuglés par les larmes :
" Hélas ! les ennemis ont pris toutes nos armes,
La dague avec l'estoc, les flèches avec l'arc.
Nous voudrions vous suivre, ô bonne Jeanne d'Arc !
Mais nous n'avons même plus un couteau."

La Pucelle
Joignit alors les mains, tout en restant en selle,
Et quand elle eut prié :

" Tu m'as bien dit, je crois,
Que votre cimetière était rempli de croix ?
—Je l'ai dit.
—Eh bien donc, allons au cimetière ! "

Et la vierge, entraînant la foule tout entière,
Où déjà plus d'un front rougissait de remords,
Piqua sa jument blanche et vint au champ des morts.
Or, monsieur Saint-Michel exauça la prière
Que murmurait tout bas la naïve guerrière ;
Et quand elle arriva dans le lieu du repos,
Les croix que l'on avait, pour ses nombreux tombeaux,
Faites hâtivement de deux branches coupées,
Par miracle et soudain devinrent des épées,
Et le soleil brillait sur leurs gardes de fer,
Si bien qu'en ce moment chaque tombe avait l'air,
Avec l'aide du ciel étant d'intelligence,
De présenter une arme et d'implorer vengeance.

Alors Jeanne aux chrétiens à ses pieds prosternés
Répéta simplement :

" Armez-vous et venez !
Car Dieu fera cesser par moi votre souffrance
Et la grande pitié du royaume de France."

FRANÇOIS COPPÉE.

JEANNE D'ARC

LA CAMPAGNE DE LA LOIRE

Sous l'impulsion de Jeanne, les soldats de Charles VII se battent avec acharnement. En quatre jours, Orléans est délivrée ; les Anglais, en moins d'une semaine, sont chassés de leurs principales positions sur la Loire....

Nous empruntons à M. Joseph Fabre, dont les ouvrages sur Jeanne d'Arc sont si estimés, le récit de cette fameuse Campagne de la Loire.

Le 26 mai 1489, le roi chargea le duc d'Alençon, alors âgé de vingt quatre ans, de commander en chef la campagne de la Loire, qu'on préparait sous l'impulsion de Jeanne :

La femme du duc n'était pas contente.

—Jeannette, dit-elle, je crains beaucoup pour mon mari. Il ne s'est racheté que d'hier d'entre les mains des Anglais et il a fallu dépenser tant d'argent pour sa rançon que je le prierais volontiers de rester au logis.

A quoi Jeanne répondit :

—Madame, n'ayez crainte Je vous le rendrai sain et sauf.

Ce qui eut lieu.

Le duc d'Alençon dans sa déposition faite en mai 1456, a conté comment Jeanne fut son meilleur conseil, le sauva de la mort et décida les victoires.

La première attaque porté sur Jargeau, où Suffolk s'était retiré après la levée du siège d'Orléans. Une garnison d'élite défendait la place. Elle fit une brusque sortie qui déconcerta les Français. Ils commençaient à lâcher pied lorsque Jeanne, élevant son étendard, leur cria :

—Sus, amis ! Ayez bon cœur. Nous les surmonterons." Et elle-même se jeta au fort de la mêlée. Tous l'imitèrent si bien que, la nuit même on put s'établir dans les faubourg de Jargeau.

Le lendemain, Jeanne somma les Anglais de se retirer.

—Sortez et vous aurez la vie sauve ! "

Ils refusèrent. Aussitôt, canons et bombardes de tirer sur la ville. Dès la première brèche faite au mur, Jeanne fit sonner les trompettes et cria :

—En avant, gentil duc, à l'assaut ! "

Le duc hésitait, les autres capitaines hésitaient aussi, à cause du grand nombre des défenseurs de Jargeau.

—Ne craignez aucune multitude, dit Jeanne, et assaillez ces Anglais. Dieu conduit notre œuvre. Si je n'en étais sûre, croyez-le bien, je préfererais garder mes brebis que de m'exposer à tant de contradictions et de périls.

—Mais, dit le duc, c'est trop tôt commencer l'assaut.

—Ne doutez point. C'est l'heure. Il faut besogner quand Dieu veut. Travaillez et Dieu travaillera.

Et, toujours gaie, elle ajouta :

—Ah ! gentil duc, as tu peur ? Tu sais bien que j'ai promis à ta femme de te ramener.

L'assaut commença, terrible. De tous côtés, les Français arrachaient les palissades, comblaient les fossés, escaladaient les murs. De tous côtés, les Anglais faisaient pleuvoir des boulets, renversaient les échelles, massacraient les assaillants.

A un certain moment, Jeanne dit à d'Alençon :

—Gentil duc, retire-toi d'où tu es ; sinon, il y a là bas une bouche à feu qui va t'envoyer la mort.

Le duc l'écouta. Peu après, le seigneur de Lude était tué par un boulet à cette même place.

On luttait depuis quatre heures, lorsque Jeanne monta elle même sur une échelle, l'étendard à la main, au point où la défense était la plus âpre. Mais voici qu'une grosse pierre, roulée du haut de la muraille, vient frapper son casque et la renverse dans le fossé.

On la croyait morte, quand elle se releva en criant :

—Sus ! sus, amis ! Notre sire a condamné les Anglais ; ils sont nôtres à cette heure.

Et tous de redoubler d'ardeur. Devant l'impétuosité des Français, rien ne tient. La ville est prise et Suffolk prisonnier.

Il entrait dans l'instinct de Jeanne, comme dans le génie des grands capitaines, d'incliner toujours aux prompts mouvements, où l'agilité supplée au nombre et l'emporte de haute lutte.

Jargeau pris, elle dit :

—Maintenant, allons voir les Anglais de Meung.

On y alla et, après une vigoureuse attaque, on prit d'assaut le pont de Meung, que les Anglais s'étaient plu à fortifier.

Maîtresse de ce point important, l'armée alla sur Beaugency. La garnison évacua la ville et se retrancha dans le château. Mais, au bout de vingt-quatre heures, le château assiégé dut se rendre.

Il était évident qu'une grande bataille allait s'engager.

Pourtant, les Français répugnaient à affronter les Anglais en rase campagne, ils se souvenaient de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt ; ils redoutaient l'habileté stratégique des Anglais.

—Jeanne, combattrons-nous ? demanda le duc d'Alençon.

—Avez-vous de bons éperons ? répondit Jeanne.

—Qu'est-ce dire ? Nous tournerons donc le dos ?

—Non, reprit-elle, ce sont les Anglais qui fuieront, et il faudra de bons éperons pour les poursuivre.

Quelques gens du roi hésitaient encore.

—En nom Dieu, s'écria Jeanne, chevauchez hardiment contre les Anglais. Quand ils seraient pendus aux nues, nous les aurons.

On les eut en effet. Le fier Falstaff se résigna à fuir. Le grand Talbot chercha en vain la mort et fut pris.

A la vue des milliers de cadavres qui jonchaient la plaine, Jeanne pleurait.

Dunis va maintenant nous dire ce qui suivit cette brillante campagne, commencée le 11 juin et finie le 18 :

A la suite des victoires remportées au bord de la Loire, le conseil voulait que le roi allât en Normandie, et non à Reims. Mais la Pucelle fut toujours d'avis qu'il fallait aller à Reims pour le sacre. Comme raison de son opinion, elle disait qu'une fois le roi sacré et couronné, la puissance de ses adversaires irait toujours en diminuant, et que, finalement, ils ne pourraient nuire au royaume ni à lui. Tout le monde finit par se ranger à l'avis de Jeanne.

Le premier arrêt eut lieu devant la ville de Troyes. Charles délibéra avec les seigneurs de sang royal et les autres chefs de guerre, pour aviser si on resterait devant la ville et l'assiégerait, ou s'il serait expédient de passer outre. Le conseil était divisé lorsque la Pucelle survint et dit :

—Gentil dauphin, ordonnez à vos gens d'assiéger la ville de Troyes, et ne perdez pas le temps à délibérer ; car, en nom Dieu, avant trois jours, je vous introduirai dans la place, de gré ou de force ; et grande sera la stupéfaction de la fausse Bourgogne.

Cela dit, Jeanne s'en vint dans le camp, dressa ses tentes près du fossé et fit de si merveilleux préparatifs que tant n'en auraient pu faire deux ou trois hommes de guerre des plus expérimentés et renommés Tel fut son bon labeur pendant cette nuit que, le lendemain, l'évêque et les bourgeois de Troyes donnèrent leur obéissance au roi, tout frémissants et tout tremblants....

La ville de Troyes ayant fait sa soumission, le roi alla à Reims.

JOSEPH FABRE.

PAGES NOUVELLES

Sous le titre : *Feuillets militaires, Italie 1852-1862, notes et correspondances du général de Bailliencourt*, on nous signale l'apparition d'un livre auquel les circonstances actuelles donneront un intérêt tout particulier. Après avoir commandé un régiment de l'armée d'occupation à Rome, le général de Bailliencourt fut, à la suite de la guerre d'Italie, nommé commandant supérieur à Turin. Il a eu dans ces deux postes l'occasion d'étudier l'esprit du pays, d'assister à la préparation de cette dangereuse unité italienne. Ces souvenirs sont entremêlés d'anecdotes, de lettres très intéressantes.

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en empruntant à ce nouvel ouvrage un récit sur les fêtes de Rome dans les années qui précédèrent la guerre d'Italie :

FEUILLETS MILITAIRES

Les fêtes de Rome ont un cachet familial très particulier ; il y a toujours quelque chose de joyeux et d'aimable dans la façon de procéder.

Ainsi, l'annonce de l'année ecclésiastique est faite par les pifferari, qui descendent des montagnes de la Sabine et se chargent d'en célébrer l'ouverture par leurs chants, mêlés aux accords de la cornemuse.

Tous les échos de Rome sont éveillés dès l'aube ; pas un boutiquier qui ne fasse sa neuvaine devant l'image de la madone appendue aux murs de son échoppe ou dans la pièce principale de la maison. Ces manifestations touchantes donnent à la ville papale un aspect très spécial, complété par le nombre toujours croissant des pèlerins, touristes, artistes et amateurs d'antiquités.

Dans un pareil cadre, les solennités religieuses saisissent l'âme ; elles donnent même aux héritiques le regret de ne pas appartenir à une religion qui inspire un culte si touchant.

Le plus majestueux spectacle de Rome est celui de la bénédiction *Urbi et Orbi* que le Pape donne trois fois par an, avec une pompe imposante. Ce souvenir restera d'autant mieux gravé dans ma mémoire qu'il y est fixé par l'impression d'une aventure assez originale, dont je fus bien malgré moi le héros :

La vaste place de Saint-Pierre présentait, ce jour-là, un admirable spectacle. Le général en chef et son état-major était entouré des troupes françaises, massées au centre ; un large passage avait été ménagé pour la circulation. Les profon-